L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 23 DECEMBRE.

Théâtre de l'Opéra.

ADIEUX DE LA COMPAGNIE LYRIQUE.

Comédie Française.

La troupe lyrique de M. Fryer nous a fait ses adieux hier par une matinée de grand opéra et par une grande soirée de musique religieuse. Pendant les vingt-cinq jours écoulés du 23 novembre au 22 décembre, elle a donné 22 représentations de grand opéra et trois concerts. Voici la liste des opéras qu'elle a représentés :

Trois opéras de Wagner : *Flying-Dutchman, Lohengrin* et *Tannhauser*.

Un de Weber : *Freyschutz*.

Un de Beethoven : *Fidelio*.

Deux de Verdi : *Le Trouvère* et *Rigoletto*

Deux de Donizetti : *Lucie* et *La Favorite*.

Deux de Meyerbeer : *Les Huguenots* et *Robert*.

Un d'Auber : *La Muette*.

Un de Gounod : *Faust*.

Jouer quatorze opéras de cette importance en 22 représentations, est un véritable tour de force; et il va sans dire qu'une compagnie nomade qui l'accomplit, quelle que soient la valeur de ses premiers sujets et le talent de son directeur musical, ne peut avoir la prétention de donner une interprétation des chefs-d'œuvre des maîtres, aussi fidèle, aussi complète, aussi correcte et aussi satisfaisante au point de vue artistique et scénique qu'une compagnie permanente, bien organisée et ayant le temps de répéter, pourrait le faire; car nous nous souvenons d'avoir félicité une de nos anciennes directions d'avoir monté 14 grands opéras dans une saison de six mois, sans compter quelques opéras-comiques.

En parlant des représentations de la compagnie Fryer, nous avons dû tenir compte naturellement des conditions dans lesquelles elles avaient lieu. A quoi eût servi de signaler des coupures et des imperfections de mise en scène inévitables ? C'est été risquer d'abréger le plaisir trop court que venait procurer à la population une compagnie de passage à laquelle nous devons être reconnaissants de nous avoir fait entendre quelques chefs-d'œuvre des anciens maîtres et les œuvres assurément originales, bien que trop scientifiques pour le goût général, du compositeur qui s'intitule chef d'une nouvelle école et qui n'a pas encore d'adepte.

N'ous avons rendu justice au talent de Mme Pappenheim et de M. Adams, et aux mérites ou aux voix fraîches et jeunes des autres artistes, et nous leur renouvellons ici l'expression de la satisfaction avec laquelle on les a entendus.

C'est, néanmoins, un devoir pour nous de dire que l'épreuve qui vient d'avoir lieu, n'a fait que renouveler les regrets créés, causés dans notre monde musical la disparution de l'Opéra comme institution permanente à la Nouvelle-Orléans.

Nous aimons à croire que nous n'en serons pas toujours réduits à trouver notre plaisir à entendre, dans tout notre hiver, quelques représentations improvisées d'opéras allemands, italiens ou français, chantés en plusieurs langues et nous espérons qu'il se fera, tôt ou tard, une combinaison qui nous permettrait d'avoir une saison d'au moins trois mois de grand opéra français, chanté à l'Opéra, et dans des conditions qui permettent au public et à la critique de se montrer plus exigeants.

En attendant le retour de ces beaux jours, faisons nos adieux aux artistes lyriques qui nous quittent et tournons nos regards vers la nouvelle troupe qui nous est annoncée.

Place au théâtre à la Comédie Française. La langue de Molière et de Racine, aujourd'hui celle d'Augier, de Feuillet, de Sandeau et de Sardou va remplacer le rude idiôme tudesque et le mélodieux accent italien. Aux accords qui charment l'oreille ou émeuvent l'âme vont succéder les œuvres littéraires qui s'adressent à l'esprit et n'intéressant ou en l'amusant.

La réforéaoupour être d'un genre dilié. nt, n'en sera pas moins agréable.

C'est lendi prochain, 27 décembre, que la compagnie dramatique française de M. Durand doit faire ses débuts au théâtre de la rue Bourbon.

Le programme comprend la première représentation à la Nouvelle Orléans de *Nos Alliées*, comédie en 3 actes de Pol Mercier, et une comédie en un acte, *Le feu au couvent*. C'est un spectacle attrayant pour les gens de goût ; il nous fera faire connaissance avec la plus grande partie du personnel de la troupe.

M. Durand a très ses arrangements pour une saison de six semaines, et il nous annonce un répertoire varié comprenant des œuvres littéraires d'Augier, de Feuillet, de Sandeau, des comédies fines de Sardou, entremêlées de quelques drames et des pièces nouvelles qui ont eu le plus de succès, comme l'*Ami Fritz* et le *Procès Veauradieux*.

Nous ne connaissons du personnel de la compagnie que M. Chamonin, dont le talent a été si apprécié ici, et M. Véniat, comédien fin et distingué. Nos confrères de New York ont parlé avec éloges des autres artistes, et nous serons heureux de leur rendre justice à notre tour. Voici d'ailleurs la liste des artistes.

MM. Chamonin, grand ler comique.
Véniat, ler rôle jeune et 1er rôle.
Henriot, jeune ler amoureux.
Martal, jeune ler comique.
Boutelou, père noble ler rôle.
Z-hr, jeune rôle, des 1ers rôles.
Deligne, 2d comique.
Nerville, Grime.
Kari, grande utilité.

Mmes Heyman, ler rôle jeune ler rôle.
Math. Leblanc, jeune 1ère ingénuité.
Charlotte Leblanc, soubrette.
Suzanne Thal, 1ère noble, rôles marqués.
Borsary, duègne, mère noble.
Ysaye, coquettes.
Leona Mazé, amoureuses.

☞ Le plus grand assortiment de chapeaux pour hommes et enfants se trouve au Robt. E. Lee, coin Canal et Bourbon

—Le *Mémorial diplomatique* enregistre les nominations suivantes :

M. Kühlmann a été nommé consul de 2e classe et chargé de la gestion du consulat à Bahia.

M. de Trobriand (Adolphe-Denis) a été nommé chancelier de 3e classe du consulat général de Calcutta.

M. Le Moyne (Auguste) a été nommé chancelier de 3e classe, auprès du consulat de Charleston.

M. Léon Bellagnet a été nommé chancelier de 3e classe du consulat de la Nouvelle-Orléans.

LA PLANTE-BOUSSOLE.—Nous traduisons du "Scientific American" un article très intéressant sur cette plante connue sous le nom de "Silphium laciatum" qui croît dans les grandes prairies de l'Ouest, et qui a la propriété remarquable de retourner ses feuilles vers le Nord et vers le Sud, d'où vient son nom de "Plante Boussole." On la nomme aussi "Herbe à résine" à cause de sa copieuse sève résineuse.

Dans le but de déterminer jusqu'où s'étendait la propriété de cette plante, M. U. C. Bassey d'Ames, Iowa, a fait un grand nombre d'observations exactes qui ont été rapportées dans le dernier numéro du "American Naturalist."

Sur 26 observations, 54 donnent la direction des feuilles vers l'est du nord et 39 vers l'ouest. Des 54 premières, 18 indiquent 5° du Nord; 5 à 10°; 7 à 15°; 5 à 20°; et 5 à 25°; quant aux 14 restantes, elles signalent plus de 25° du nord.

Des 39 observations marquant la partie ouest du nord, 9 sont à 5°; 5 à 10°; 3 à 15°; 7 à 20° et 7 à 25°; restant seulement 8 observations marquant plus de 25° du point Nord.

La polarité très curieuse de cette plante est donc définitivement établie et peut servir de boussole aux habitants des prairies qui sont, en général, observateurs des phénomènes de la nature et s'en servent pour les besoins de la vie.

DUEL EPISTOLAIRE.—Un monsieur très chatouilleux sur sa réputation, apprend qu'un particulier de sa connaissance s'était Permis des propos offensants ; sur son compte. Ne pouvant, vu l'éloignement, mettre flamberge au vent, il saisit sa plume et écrit à son détracteur le billet suivant : "Monsieur, j'apprends que vous êtes parmis sur ma personne des propos dont je me trouve offensé ; en conséquence, je vous envoie par la présente une paire de soufflets des mieux appliqués."

A quelques jours de là il reçut la réponse suivante : "Monsieur, j'ai reçu les soufflets que contenait votre lettre, et m'empressant de vous répondre, je vous envoie par la présente un grand coup d'épée qui vous tue raide, j'en ai bien du regret, mais vous m'y avez forcé." Entre gens d'esprit ils s'en tinrent et ils durent même rire de leur duel épistolaire.

BAZAR PARISIEN.

Attirée par les élégants échantillons exposés dans les montres du Bazar Parisien, la foule n'a cessé depuis quelques jours, de se presser dans l'intérieur de ce magasin pour admirer toutes les belles choses que M. Victor Nippert vient de faire déballer. Nous avons rarement vu, même dans les beaux jours de notre prospérité, une plus remarquable collection d'objets d'art et un assortiment plus varié et plus complet de jouets dont un grand nombre sont de genres entièrement nouveaux.

En entrant, nous avons remarqué tout d'abord, de jolis guéridons garnis de porcelaines avec peintures Watteau, de charmantes tables à ouvrages et une grande variété de jardinières en porcelaines. Les verreries de Baccarat et de Bohême forment une collection, digne à elle seule de fixer l'attention ; elle comprend de fort beaux vases et des garnitures de cheminée des plus artistiques. Nous en dirons autant des porcelaines de Limoges très artistement peintes et des majoliques ou porcelaines Bernard Palissy, fort à la mode cette année.

Les miroirs japonais à trois pies, qui peuvent se mettre dans une malle, sont une nouveauté très attrayante et très recherchée. Les glaces en sont très fines et la combinaison des trois plis déployés permet à une femme d'inspecter sa coiffure de tous les côtés. Toutes nos élégantes voudront en avoir et on ne saurait imaginer un cadeau de meilleur goût.

Les articles en galvano-plastique, la mode du jour à Paris, ne le cèdent ni par la variété ni par l'élégance aux précédents. Les fleurs et bouquets en porcelaine émaillée dans des articles en porcelaine Bernard Palissy sont aussi de véritables objets d'art, délicatement ciselés et d'une fraîcheur de coloris qui a l'avantage d'être plus durable que celle des fleurs naturelles.

Jetons un rapide coup-d'œil sur les aquariums, les vide-poches, les caves à liqueurs, les porte-cartes, les miroirs et tous les petits bibelots, pimpants et coquets, qui ne laissent aux acheteurs que l'embarras du choix, et arrêtons-nous devant un bel assortiment de coffrets, de pupitres, de boîtes à gants et à ouvrages en bois les plus rares et fraîchement capitonnées ; il y a là encore un choix étendu de cadeaux de bon goût.

Mais nous ne pouvons pas tout citer et en arrivant aux jouets notre embarras redouble. Il y en a tant de si jolis, de si originaux. Le marchand de coco nous a joué ses airs les plus variés, en nous saluant de ses jeux de tête et en vidant son verre à plusieurs reprises. Il y a une collection de pianos coûtant 50 cents et plus, qui enfoncent pour le bon marché tous les facteurs connus. Il y a des mobiliers qui semblent sortir des meilleurs ateliers parisiens. Nous devons nous arrêter, car nous ne pourrions énumérer tous les jouets petits et grands, connus ou inconnus, simples et compliqués, qui sont étalés aux regards des visiteurs charmés. Allez donc ami lecteurs et vous aimables lecteurices juger par vous-mêmes les merveilles du Bazar parisien et hâtez vous de faire votre choix, car tout cela s'enlève rapidement et les acheteurs étrangers font concurrence à ceux de la ville.

Nous allons oublier un attrait important du Bazar parisien, celui des friandises. Rien de plus fin et de plus délicat que ses dragées et ses pralines, de plus délicieux que ses chocolats à la crème de Boutron, et de plus exquis que ses bonbons de tous genres. Qu'on aille en goûter et qu'on en le dise.

LIBRAIRIE FRANÇAISE. — Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs la grande annonce que la maison Hébert & Cie publie aujourd'hui dans nos colonnes. Cette maison vient de recevoir par les derniers arrivages d'Europe et de New York un vaste assortiment d'albums, plumes, porte-monnaies, livres de piété, chapelets, ouvrages bons pour la jeunesse, renfermant la magnifique collection de la bibliothèque rose pour les enfants de 6 à 12 ans, composée de plus de 300 volumes dorés sur tranche. On trouve dans la Librairie Française que collection de voyages extraordinaires reliés et brochés et toutes sortes de livres et de fournitures pour écoles ; des boîtes d'instrpments de mathématique, registres, porte-feuilles, un beau choix de papiers à lettres et environ 50 ouvrages précieux sur l'agriculture et l'élevage des animaux domestiques. La Librairie Française se distingue par le goût avec lequel elle est composée tout autant que par l'abondance et la variété de ses volumes et ce que nous pouvons faire de mieux en terminant cette notice, c'est d'engager le public à aller visiter les livres beaux et rares et les charmants articles que la maison Hébert & Co. a mis en vente pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

UNE GALERIE ARTISTIQUE.—L'avantage des arts qui s'adressent à la vue est que l'on peut réunir les œuvres des diverses écoles et les objets d'art de toute espèce dans une même galerie où l'œil peut les embrasser, et où chaque amateur peut choisir ce qui lui convient. Tel est le cas dans le vaste et beau magasin de L. Uter, rue Royale No 38, où les collections de tableaux de maîtres, d'aquarelles, de gravures, de lithographies ou chromo-lithographies, sont entourés de glaces magnifiques, de cadres brillants, formant un contraste agréable avec les étagères, les tables et meubles de fantaisie artistement groupés, sans parler des mille petits objets d'art sur lesquels s'arrête avec complaisance le regard des visiteurs charmés.

PIANOS DE PLEYEL.—Nous publions plus loin une annonce de MM. Pleyel, Wolff & Co, qui déclarent que M. Louis Grunewald, de la Salle Grunewald, est le seul agent autorisé par eux pour la vente de leurs pianos dans les États du Sud et le seul qui reçoit les pianos directement de la grande fabrique. MM. Pleyel, Wolff & Co. déclarent en conséquence qu'ils ne seront pas responsables de la qualité d'aucun piano, dit piano Pleyel, vendu par un autre établissement.

M. Louis Grunewald annonce de son côté qu'il a reçu par le steamer Oberon et le navire Louisiane 24 pianos de Pleyel, droits, grands pianos de salon et grands pianos de concert, un des plus beaux assortiments qu'on ait jamais vus, et qui sont offerts aux plus bas prix et aux conditions les plus favorables pour le paiement. M. Grunewald invite les acheteurs à se mêler de ces marchands de contrebande qui offrent des pianos dits Pleyel et qui n'en sont que l'imitation. Voyez ces deux annonces.

LE TÉLÉPHONE EST UNE INVENTION "FRANÇAISE."—M. du Moncel, absent de Paris, vient d'écrire à l'Académie, pour l'informer que "dans le tome II de la première édition de son Traité théorique et pratique de la télégraphie électrique, paru il y a vingt ans environ, il a décrit un appareil semblable au téléphone de M. Bell, composé de deux plaques vibrantes."

Le *téléphone* vient, d'ailleurs, de fonctionner entre la France et l'Angleterre. Deux cornets acoustiques aimantés ont été placés la semaine dernière à Saint-Margaret, sur la côte anglaise, près de Douvres, et à Sangatte, près de Calais, Boulogne. " Les ouvriers entre eux par un fil métallique.

Des conversations ont été échangées ainsi au travers du détroit ; les résultats obtenus ont paru très satisfaisants aux inspecteurs des lignes télégraphiques de Calais et de Douvres.

—Un métallurgiste viennois, M. Vost (Edouard), vient de retrouver le secret de la fabrication des miroirs merveilleux, dits "miroirs japonais." Ce secret était perdu depuis plusieurs siècles.

On sait quelles sont les propriétés du miroir japonais. Tout objet placé derrière la surface réfléchissante est reproduit par réfraction sur cette même surface. La sorcellerie s'est emparée de ce merveilleux instrument et en a longtemps abusé. M. Vost a démontré que le secret réside dans le procédé de cristallisation des molécules qui composent la surface réfléchissante.

UNE CHUTE EXTRAORDINAIRE.—Ce matin, rue du Vert-Bois, le nommé Charles H....qui était venu frapper à la porte d'un de ses amis, n'ayant pas reçu de réponse, eut la malheureuse idée de passer sur un petit toit pour voir si son ami n'était pas endormi.

Son pied vint à glisser et il fut précipité dans le vide de la hauteur du cinquième étage.

Il tomba heureusement sur un petit treillage et de là sur quelques sacs de plâtre.

Deux personnes témoins de cette chute, descendirent vivement l'escalier pour se porter à son secours, le croyant mort ou gravement blessé.

Mais quelle ne fut pas leur surprise de le voir monter l'escalier, n'ayant éprouvé qu'un léger étourdissement occasionné par la rapidité de la chute et par l'émotion.

Il doit être heureux d'en être quitte à si bon compte.

FEUILLETON.

ARIADNE.

—PAR—

HENRY GREVILLE.

I.

La première classe était plongée dans les douceurs de l'étude, comme d'ailleurs l'institut tout entier. Le lourd soleil d'août brillait sur les toits de tôle verte et se reflétait dans les vitres des immenses fenêtres à demi fermées ; un souffle d'orage grondait au loin arrivait par bouffées, et la vaste somnolente du professeur détaillait les causes de la décadence de la maison d'Autriche aux élèves à moitié endormies. Les trois premières de la classe, les plus intelligentes, spécialement favorisées du maître, grillonnaient assidûment les brouillons qui devaient leur valoir des notes brillantes aux examens de fin d'année,—ceux qui précédaient leur sortie de l'institut, et par conséquent leur retour dans la famille. La dame de classe, vieille fille pédante et guindée, continuait au crochet un interminable couvre-pieds dont personne dans l'établissement n'avait vu le commencement, et, de temps à autre, son œil vigilant et soupçonneux parcourait les rangs de son troupeau juvénile.

Soudain, dans ce milieu somnolent, correct et routinier, il arriva un événement extraordinaire, dont n'avaient jamais été témoins les murailles de l'institut de demoiselles placé sous le patronage de S. A. I. Mme la grande-duchesse X.... Le professeur resta bouche bée, les élèves pouffèrent de rire, et la dame de classe se leva de toute sa hauteur, surprise et indignée.... pendant que les dernières vibrations d'une gamme chromatique, filée avec une douceur exquise par une belle voix de contralto, allaient s'éteindre sur les cartes murales frissonnantes d'indignation entre leurs rouleaux de bois noir.

—Ranine ! tonna la dame de classe.

La jeune fille ainsi interpellée par son nom de famille, suivant l'usage des institutrices, se tint debout, la tête basse, prête à recevoir sa mercuriale.

—Venez ici, Ranine, dit la dame de classe ; — ici, — son index menaçant indiquait la chaire en bois verni où trônait d'un air ahuri le professeur encore mal revenu de sa stupéfaction,—venez ici et faites vos excuses à M. le professeur.

La délinquante s'approcha à tout petits pas, les bras pendans, la tête baissée, écrasée, pour ainsi dire, sous le poids non de sa honte, mais de son opulente chevelure blond cendré, aux reflets dorés comme le blond cendré, aux reflets dorés comme les épis lors de la moisson.

—Pourquoi vous permettez-vous de chanter pendant la leçon ? interroga la dame de classe, sans attendre même que la coupable fût arrivée auprès d'elle.

Celle-ci fit encore deux pas, s'arrêta devant la chaire, leva timidement ses yeux gris foncés sur le professeur, et sans répondre directement :

—Je vous prie, Monsieur, lui dit-elle d'une riche voix de contralto, je vous prie sincèrement d'agréer mes excuses. Je ne voulais pas troubler la leçon, je ne l'ai pas fait exprès.

La classe entière avait attendu la fin de cette phrase dans le recueillement de la malignité qui espère,—recueillement auquel rien ne peut se comparer. Le dernier mot provoqua une tempête de fou rire, fort heureusement contenue par la présence de la redoutable dame de classe.

—Comment! pas exprès! s'écria celle-ci au comble de l'indignation. Est-ce qu'il arrive de ne pas chanter exprès? Vous vous moquez de vos supérieures, Ranine, cela vous coûtera cher.

La jeune fille secoua légèrement ses épaules nues qu'encadrait à merveille la robe brune très décolletée, uniforme des institutrices de Russie.

—Je n'y peux rien, dit-elle ; je regrette, Mademoiselle et Monsieur, d'avoir causé un scandale, mais ce n'est pas ma faute; quand j'ai envie de chanter, cela me fait mal ici,—elle porta la main à son cou rond et blanc comme de la crème,—et il faut que je chante, sans cela j'étouffe.

Le professeur, de plus en plus ahuri, regarda la dame de classe comme pour s'assurer de la lucidité de Mlle Ranine; mais la dame de classe avait fourré hâtivement son crochet au cœur de sa pelotte de coton, indice des plus grandes colères, et s'était croisé les bras par-dessus le couvre-pieds.

—C'est bien, Mademoiselle, nous en reparlerons, proféra-t-elle majestueusement. Retournez à votre place!

Ariadne Ranine, en retournant à sa place, la dernière et la plus mauvaise, récolta sur son passage bon nombre de quolibets charitables.

—Je vous dissis donc, Mademoiselles, reprit le professeur en ajustant sur son nez camus un pince-nez récalcitrant, que, parmi les causes de la décadence de la maison d'Autriche, il faut mettre en première ligne....

Mais cette gamme chromatique, inopinément survenue au milieu des malheurs de la maison d'Autriche, l'avait si fort bouleversé, qu'il oublia des causes importantes de cette fatale décadence ; il s'en aperçut, patauga, fit une leçon déplorable et mit un zéro à Mlle Ranine;—or, le zéro et "très mal," c'est absolument la même chose. La pauvre fille n'avait pourtant pas ouvert la bouche,—hormis pour chanter.

II.

La leçon terminée, la classe tout entière s'envola dans les vastes corridors qui servent de promenoirs, et, naturellement, la gamme chromatique fut le sujet de toutes les entretiens. Ariadne, pour la première fois depuis sept ans qu'elle habitait l'institut, se vit entourée et pressée de questions.

—Pourquoi as-tu chanté? Tu voulais lui faire une niche, dis! Est-ce que tu avais parié que tu chanterais?

—Non, répondit une grande brune aux yeux moqueurs; c'étaient pour séduire le maître par les accens enchanteurs de sa voix.

Ariadne secoua négativement la tête.

—Je ne veux séduire personne, moi. Je sais très bien que je ne plais ni de séduisant, mais j'aime à chanter, cela me fait du bien, et, quand l'envie m'en prend, c'est plus fort que moi, il faut que je chante.

—Quelle posense! crièrent en chœur les compagnes charitables. Tu sais que cela ne va pas passer comme cela. La Grabinof est allée faire son rapport à Mme l'inspectrice; tu peux t'attendre à être mandée chez Mme la directrice! On va peut-être te renvoyer!

—Je n'y peux rien! répéta la jeune fille avec son indifférence stolque. Elles me renverront si elles veulent; je ne puis pas les obliger à me garder!

Ariadne Ranine n'était pas intéressante, du moment où il n'y avait ni révolte ni parti pris dans son fait. On lui tourna le dos, et elle se retrouva bientôt dans son délaissement habituel.

Pendant ce temps, la Grabinof, comme disaient irrévérencieusement les demoiselles de l'institut, avait été faire son petit cancan,—dans les établissements d'éducation cela s'appelle un rapport,—allumer aussi, je crois bien. Mme l'inspectrice, après s'être bien et dûment indignée, avait pris, clopin-clopant, le chemin de l'appartement de Mme la directrice. Elle avait les jambes enflées, d'anonnes prétendaient que la nature se vengeait ainsi de la torture des brodequins à laquelle la bonne dame soumettait ses pieds depuis sa tendre enfance.

La grande-duchesse, protectrice titulaire de l'institut de N... était représentée fort à son détriment, par Mme Batonrof, veuve d'un général aide de camp de l'empereur, mort au service, des suites de ses blessures. Ces titres à la reconnaissance du souverain avaient valu à la veuve le poste éminemment enviable et envié de directrice d'un des plus beaux instituts de Russie.

Ce poste n'était pas seulement honorifique : il rapportait d'abord de fort beaux émoluments, un logement magnifique au centre de la ville, une nourriture des chevaux entièrement aux frais de l'État; puis la nourriture, le bois, l'huile, le service obséquieux et absolument gratuit d'une valetaille nombreuse, assez payée de ce qu'elle pouvait voler pour ne pas chicaner les maigres appointements que donne le gouvernement. De plus, la directrice avait le droit de contrôle et de révision absolu et sans appel sur les comptes présentés chaque mois par l'économe de l'établissement.... Honni soit qui mal y pense! D'ailleurs, depuis vingt-sept ans qu'elle administrait l'institut,—les économes n'avaient pas la vie si dure, et il en était mort plusieurs pendant ce laps de temps,—depuis vingt-sept ans, jamais ce fonctionnaire et la directrice n'avaient eu matière à partir en conseille. La directrice, dépourvue de toute fortune personnelle, avait élevé, doté et marié trois filles; quatre fils étaient entrés au service militaire et faisaient qu'ils étmargeaient convenablement, car chacun d'eux avait chevaux et équipages; de-leur côté, les économes avaient prospéré; de nombreuses niches d'enfants avaient trouvé à se loger très convenablement. Où était le mal ?

A vrai dire, on eût pu trouver un revers à ce brillant tableau. Les demoiselles de l'institut étaient toutes de bonne famille, presque toutes placées dans l'établissement par la munificence impériale, on tout au moins admises sur une haute recommandation, en échange d'une belle et bonne pension; ces jeunes filles devaient avoir contracté dans le giron maternel les habitudes de friandise et de gourmandise les plus révoltantes, car on les entendait se plaindre de la plus souvent pitoyable de la mauvaise qualité et de la piètre quantité des aliments.

On les amenait roses et potelées; sept ou huit ans après,—car à la règle de bâillement leur interdisait le retour dans leur famille pendant les vacances,—on les rendait, aux mères étonnées, maigres, émaciées, anémiques, données d'appétits bizarres pour la craie ou les peintures de condombres.

—Ce sont les fortes études disaient les dames de classe souriantes; ces chères enfants ont tant travaillé pour passer de brillans examens. Elles ont outrepassé leurs forces!

En vérité, les jeunes filles n'avaient ni plus ni moins travaillé que d'autres, mais elles avaient si peu mangé à l'époque de la croissance, que deux ou trois années ne suffisaient pas toujours à faire disparaître les teintes de cire et les yeux cernés des jeunes "institutes." Par contre, la Providence étendait visiblement sa main sur la famille de Mme la directrice: onze petits-enfans, joufflus et superbes, venaient le dimanche lui apporter leurs hommages et s'asseoir à sa table somptueusement servie.

La Grabinof et l'inspectrice trouvèrent Mme la directrice dans son cabinet, à la place où depuis vingt-sept ans elle écoutait les doléances de ses subordonnées. La même placidité régnait sur son visage grassouillet, où la rue avait creusé un cercle de fines rides alentour des yeux; le regard avait cette invariable expression de bienveillance banale et vouine, derrière lequel on trouvait, sans beaucoup creuser, la plus froide indifférence. Le cynisme du *moi* le plus effroyable; mais, parmi ceux qui avaient l'honneur de fréquenter Mme la directrice, bien peu étaient capables de déchiffrer son regard, et moins encore auraient osé le faire.

—Eh bien! ma chère, que me voulez-vous? proféra Mme Batonrof de sa voix grasseyante et un peu enrouée, aussitôt qu'elle aperçut la Grabinof. Quelles nouvelles de notre première classe ?

L'essaim de dames de classe en robes bleues qui entourait le fauteuil directorial s'entr'ouvrit pour laisser passer la nouvelle venue et se referma sur elle.

—Un incident fâcheux a marqué cette après-midi la leçon du professeur d'histoire. Ranine s'est mise à chanter tout à coup. Vous jugez le scandale, Votre Excellence! C'était inouï!

Un murmure d'horreur, respectueusement contenu par la présence auguste de la directrice, accueillit cette étrange nouvelle.

—Asseyez-vous donc, ma chère, fit Mme Batonrof en indiquant seulement du nez un siège à l'inspectrice, qui souffrait le martyre sur ses pieds gonflés et serrés.

—Elle a chanté? reprit-elle en s'adressant à la Grabinof. Et qu'est-ce qu'elle a chanté? Des paroles inconvenantes ?

—Non, Votre Excellence; une gamme seulement.

Les assistantes en robes bleues, toutes debout, toutes coiffées de bonnets à rubans bleus, levèrent les yeux au ciel. Le ciel ne sembla point s'en émouvoir.

—Une gamme, répéta la directrice; une simple gamme ?

—Chromatique, Votre Excellence, rectifia la Grabinof.

Les mains des dames de classe se levèrent presque toutes d'un commun accord vers les astres absens, puis retombèrent avec l'expression du désespoir.

—Que donne-t-elle pour raison ? demanda la directrice après avoir réfléchi un moment.

—Elle dit que ce n'est pas sa faute, et qu'une impulsion irrésistible la pousse à chanter.... C'est une très mauvaise élève, Votre Excellence.

—Oui, je sais, dit l'Excellence lentement, en réfléchissant; une fille pauvre, orpheline; pas de famille, pas d'aptitudes.... Et elle est jolie, blonde ?

—Oui, Votre Excellence, blonde; pour jolie.... je ne sais pas; je ne la trouve pas jolie; nous avons dans la première classe des demoiselles qui sont véritablement des beautés du premier ordre : Rozof, Naonmof, Orline....

—Oui, je sais, interrompit la directrice avec un sourire caustique, les représentantes de nos plus grandes familles sont des beautés parfaites; mais parmi les demoiselles pauvres il y a aussi de jolies personnes. Il est même bon qu'il y en ait. Ranine est jolie. Une voix superbe ?

—Oui, Votre Excellence, dit obséquieusement la Grabinof, qui n'osait plus contredire.

—Elle chante à la chapelle et participe aux leçons de chant ?

—Oui, Excellence.

Mme Batonrof réfléchit un moment, puis, congédiant du geste la dame de classe éblahie.

—Vous me l'enverrez après le thé, dit-elle. Je veux lui parler moi-même.

La Grabinof sortit; si une telle expression n'était pas absolument bannie du langage bienséant, nous dirons qu'elle était totalement interloquée.

(*La continuer.*)

EXPOSITION DE LA MAISON T. MOREAU.—Cette année plus que jamais, la maison Moreau s'est surpassée dans la formation de son stock varié et choisi avec un rare bon goût. Son exposition annuelle à l'occasion des fêtes est commencée, et de la myriade d'articles qui se distinguent tous par leur fraîcheur, nous avons remarqué surtout des porcelaines, des biscuits, des cristaux, bronzes, boîtes nécessaires, boîtes à gants, boîtes à mouchoirs, boîtes à bijoux, boîtes à musique, papeterie, porte-monnaies, coffret, vases de formes entièrement nouvelles et décorés par les premiers artistes de Paris, jardinières élégantes, verres d'eau, boîtes à poudre, garnitures de toilette et de lavabos complètes, sujets de biscuit, statuettes fines, enfin une infinité d'articles sérieux et de fantaisie pour cadeaux, aussi jolis les uns que les autres et devant satisfaire les goûts les plus capricieux. Jouets pour enfants de tous âges en quantités telles que les colonnes de l'*Abeille* ne pourraient en contenir l'énumération. Nous engageons nos lecteurs à visiter le grand Bazar Moreau, convaincu qu'ils en admireront la richesse et y feront d'excellents achats. Chaque article est marqué en chiffres connus et se vend au prix le plus réduit possible.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.—L'élégant et nouveau magasin de musique et pianos de M. P. Werlein, au No 135 rue Canal, continue à être le rendez-vous du monde musical. Cet établissement est foulé du matin jusqu'au soir de visiteurs et d'acheteurs, ce qui prouve la grande popularité de cette maison qui n'est toujours distinguée par la modération de ses prix et les conditions favorables qu'elle fait aux acheteurs. M. Werlein est seul à vendre ici ces fameux pianos de Chickering qui par leur sonorité, leur force, l'élasticité de leurs touches et leur durabilité extraordinaire n'ont pas de supérieurs. On trouve aussi dans son vaste magasin les pianos élégants de Hardman, qui ont toutes les qualités des pianos de première classe et se vendent à un prix très modique. M. Werlein, qui a un assortiment vaste et complet d'instruments de musique, sera toujours charmé de recevoir la visite de nos citoyens quand même ils n'achèteraient pas.

CHARLES TROUILLY.—La maison Trouilly, s'est toujours distinguée par le bon goût et l'élégance des marchandises qu'elle importe de France. Au moment des fêtes de fin d'année, on ne saurait se dispenser d'aller jeter un coup-d'œil sur le bel assortiment d'articles de Paris qui est exposé au No 57 rue de Chartres, coin Bienville. Impossible de trouver mieux nulle part pour cadeaux de Noël et de jour de l'an.

PARDESSUS, HABILLEMENTS, ETC.—Ceux qui ont tardé à faire leurs achats d'hiver, n'ont plus de temps à perdre, car Borée vient de déchaîner sur nous ses brises glaciales. Qu'ils allient donc au magasin de "Cent mille palcots" rue de la Vieille Levée 195, 197 et 199. Ils pourront profiter d'une occasion extraordinaire que ce magasin offre à sa clientèle. On peut d'ailleurs s'habiller des pieds à la tête chez M. Michel Lion, au meilleur marché possible. Voir son annonce.

UN DÉMENTI A EDMOND ABOUT. — Le *XIXe Siècle* a publié avant-hier le mot suivant, qu'il disait avoir été dit, dans les couloirs du Sénat, par M. le duc de Broglie:

La guerre civile! interrompit le sauveur de l'ordre moral, ces mots me font venir *l'eau à la bouche*, car la guerre civile pourra seule nous débarrasser des radicaux et assurer le triomphe du parti conservateur.

M. le duc de Broglie adresse aujourd'hui à M. About, directeur du *XIXe Siècle*, le démenti suivant :

Monsieur le rédacteur,

On me communique le numéro du *XIXe Siècle* de ce matin, où vous rapportez un propos que j'ai tenu, suivant vous, hier, dans les couloirs du Sénat, à la suite d'une discussion avec un de mes collègues, au sujet de la seconde dissolution.

Je n'ai eu aucune discussion avec aucun de mes collègues et n'ai pas tenu le propos que vous me prêtez.

Vous voudrez bien porter ce démenti à la connaissance de vos lecteurs.

J'ai l'honneur d'être, etc. (*sic.*)

BROGLIE.

Paris, le 1er décembre.

Le *XIXe Siècle* a répliqué à ce démenti si formel par la lettre ci-après :

Monsieur l'Eto....

Je me félicite de vous avoir fourni l'occasion de rétracter une parole qui a soulevé la conscience de tous les honnêtes gens du Sénat.

Pusé-je, au même prix, vous faire réparer la millième partie des maux que votre détestable politique a infligés à la France!

J'ai l'honneur d'être, avec tous les Etc. qui pèsent sur votre tête, votre Etc.

ABOUT.

Paris, le 1er décembre.

Ce n'est donc pas un démenti—si catégorique qu'il fût—que le *XIXe Siècle* a lu dans la lettre du duc de Broglie; c'est une rétractation!

Un lot de $50,000.

TIRAGE DE L'ÉTAT DU KENTUCKY

FIXÉ AU LUNDI 31 DÉCEMBRE 1877.

Remboursement si le tirage est remis.

L'annoce de ce tirage, qui aura lieu à Louisville au jour indiqué dans le titre, a éveillé l'attention dans tous les États. On sait partout qu'il sera distribué $530,000 entre 6,684 personnes, et cela sans aucun délai. On sait encore que cette loterie a été autorisée par la Législature de l'Etat du Kentucky, pour le soutien des écoles de ville de Frankfort et qu'aucun esprit d'intérêt sordide n'a inspiré cette combinaison aléatoire. On sait enfin que le comité organisateur est composé de citoyens distingués de l'Etat et que le tirage, ayant lieu sous leur surveillance personnelle, il ne peut y avoir de désception ni fraude. Il n'est donc pas surprenant que la loterie dont il est question fasse du bruit, mais le moment du tirage approche et sept ou huit jours seulement nous en séparent. C'est le dernier délai donné. Qu'on se hâtelonc de se procurer des billets, ce qui est facile du reste en s'adressant aux directeurs généraux, G. W. Barrow & Cie., banque du *Courier Journal*, à Louisville, Ky., ou à Thos. H. Hays & Cie., agents à New York, Broadway 607.

OFFICIEL.

Ordonnances de la Ville. — Officiel.

Mairie de la Nlle-Orléans,
Hôtel de Ville, 19 décembre 1877.

Série administrative.—No 4,261.

ORDONNANCE fixant les bureaux d'élection dans les différents precincts du dixième et onzième ward de cette ville.

Il est ordonné par le Conseil de ville de la Nlle-Orléans que le bureau d'élection dans chaque precinct du dixième et du onzième ward, tels qu'ils sont établis par l'ordonnance No 4,250, sera fixé comme suit :

DIXIEME WARD.

Premier Precinct—Borné par les rues Felicity, St. Andrew, le fleuve et St. Thomas, au No 163 de la rue Religieuse, entre les rues Felicity et St. Mary.

Second Precinct—Borné par les rues St. Andrew, Première, le fleuve et Rousseau, au No 6 de la rue Philip, entre les rues Tchoupitoulas et Rousseau.

Troisième Precinct—Borné par les rues St. Andrew, Première, Rousseau et St. Thomas, rue Rousseau, entre les rues Jackson et Philip, (Station de Police).

Quatrième Precinct—Borné par les rues Felicity, Josèphine, st. Thomas et Annonciation, au No 137 de la rue Josèphine, entre les rues Chippewa et Annonciation.

Cinquième Precinct—Borné par les rues Josèphine, Première, st. Thomas et Annonciation, au No 231 de la rue Chippewa, entre les rue Hospital et Philip.

Sixième Precinct—Borné par les rues Josèphine, Première, Annonciation et Magazine, au coin des rues Laurel et Philip.

Septième Precinct—Borné par les rues Felicité, Josèphine, Annonciation et Magasins, au No 81 rue Laurel, entre les rues Josèphine et St. Andre.

Huitième Precinct—Borné par les rues Josèphine, Première, Magasins et Carondelet, au No 421